

L'année 1917 est l'année des grands bouleversements. En janvier, l'Allemagne proclame la guerre sous-marine à outrance qui étend la guerre sous-marine aux navires neutres commerçant avec les alliés et achève de compromettre la liberté des mers, c'est l'entrée en guerre des USA quelques mois plus tard le 6 avril 1917. A l'Est, depuis le début de la guerre, la Russie, suite à des défaites successives, accumule un nombre impressionnant de victimes. La guerre a vidé les campagnes de ses bras, la famine s'installe. En février 1917, c'est la révolution, le Tsar est renversé. Pendant quelques mois les gouvernements se succèdent sans toutefois mettre fin au conflit. En Octobre le parti bolchevique, largement financé par l'Allemagne, prend le pouvoir et signe un traité de paix séparé. C'en est fini du front de l'Est. ⁽¹⁾

La bataille du Chemin des Dames ou offensive Nivelle

L'année précédente, les soldats français avaient dû résister à l'assaut allemand sur Verdun et épauler l'armée britannique dans la bataille de la Somme ; en cette année 1917, ils vont devoir retourner aux combats dans des conditions aussi difficiles entre Soisson et Reims. C'est au tour du haut commandement français de préparer une offensive de grande ampleur pour en finir avec cette guerre. Pressé entre autres par les mauvaises nouvelles du front de l'Est, le général Nivelle, tout juste nommé Chef des Armées élabore une nouvelle offensive. Que ce soit du coté allemand ou du coté des alliés, lorsqu'un général arrive à la tête des armées, sa première initiative, au mépris du nombre de victimes, est d'établir un plan pour enfoncer les lignes ennemies. Pour convaincre les politiques, ce plan doit évidemment se solder par la victoire et mettre fin à la guerre. Le général Nivelle, pour finir de persuader les plus sceptiques, ajoute qu'en cas de difficultés il n'insistera pas et que, si après quelques jours de combats, les lignes ennemies ne sont pas franchies, il ordonnera à son armée de se retirer. Les politiques, en hommes avertis, auraient dû savoir que les promesses n'engagent que ceux qui les écoutent. La bataille du Chemin des Dames ou Offensive Nivelle durera plus de six mois et fera encore des centaines de milliers de morts.

L'assaut est donné à 6 heures du matin le 16 avril, la bataille se terminera le 24 octobre avec des résultats stratégiques discutés et de très lourdes pertes humaines dans les deux camps. L'offensive commença après une préparation d'artillerie de neuf jours, avec un élan magnifique, exaltés par la plus sincère foi patriotique, les troupes françaises se ruèrent à l'assaut. Pourtant les conditions climatiques en ce mois d'avril sont exécrables : il fait froid, il neige. Après quelques semaines de combat, l'évacuation des blessés est délicate. Les munitions manquent, parce que les hommes partis pour une grande avance, surchargés de plusieurs jours de vivres et de cartouches, s'étaient débarrassés d'un poids trop lourd. C'est dans cet enfer que se trouve engagé le 83^{ème} régiment d'infanterie, il y fera bonne figure en s'emparant du Mont-Blond. Le 283^{ème} régiment d'infanterie de réserve participera à cette bataille en août et en septembre, en octobre il restera dans le secteur, toujours au front, à La Malmaison à 15 km de Soisson. ⁽¹⁾

A l'exception de **Jean-Bertrand Laugé**, soldat du 1^{er} RI tué pendant un bombardement un mois avant le début de l'offensive, tous les soldats montréjeaulais morts en cette année 1917, le seront au cours de cette bataille. **Léon Baptiste Bergougnan** et **Léonard Ibos**, soldats respectivement du 8^{ème} et du 172^{ème} RI tomberont le jour même de l'attaque le 16 avril, le lendemain se sera le tour **Bertrand Foraste** soldat du 20^{ème} RI de les rejoindre. En juin, plus précisément le 12, se sera d'**Eliacin Marc**, soldat du 50^{ème} RI. **Raphaël Luent** du 166^{ème} RI décédera le 9 juillet et **Jules Campan** du 8^{ème} régiment de génie le 20 juillet.

Si Nivelle avait tenu parole en arrêtant l'engagement après quelques jours de combats si la victoire n'était pas acquise, ces trois derniers soldats auraient eu une chance de s'en sortir. Contrairement à **Jules Campan** marié, ils sont tous célibataires car très jeunes, 21 et 22 ans. Ils avaient été incorporés en 1915 et 1916.

En cette année d'engagements meurtriers, la liste des blessés montréjeaulais est longue :

Bernard Adoue du 57^{ème} régiment d'artillerie de Toulouse est blessé et cité à l'ordre du régiment, il reçoit la Croix de Guerre.

Jean Ceresuela du 2^{ème} régiment de Zouaves, reçoit un éclat d'obus au pied droit. Une fois rétabli, il repart au front avec le 3^{ème} régiment de Zouaves.

Honoré Galan du 20^{ème} régiment d'infanterie est blessé au bras gauche par éclat d'obus le 25 avril 1917 à Moronvilliers. Guéri, il repart au combat avec le 150^{ème} régiment d'infanterie. Il sera cité à l'ordre du régiment pour sa bravoure durant les 32 mois passés au front.

Marie Giron du 315^{ème} régiment d'infanterie est blessé par éclats de grenade aux membres inférieurs le 20 avril 1917. Lui aussi, une fois rétabli repart aux combats avec le 210^{ème} régiment d'infanterie. Il sera une nouvelle fois blessé par balle en 1918 et cité à l'ordre du régiment : « Bon soldat, a été blessé en se portant à l'attaque des lignes ennemies. »

Michel Labouret du 403^{ème} régiment d'infanterie, blessé le 9 mai 1917 par éclat d'obus à la fesse droite, cité à l'ordre du régiment et décoré de la Croix de Guerre.

Jean Orliac du 50^{ème} régiment d'infanterie est évacué le 9 mars 1917 pour gelure des pieds, le malheureux sera amputé de tous ses doigts de pieds. Chevalier de la Légion d'Honneur.

Joseph Périss, soldat du 283^{ème} régiment d'infanterie de réserve de Saint-Gaudens, blessé le 15 janvier 1917 par éclats d'obus à la jambe droite en Meurthe-et-Moselle.

Léopold Porte, soldat du 23^{ème} régiment d'artillerie de Toulouse, blessé le 23 avril 1917 à la main gauche par éclats d'obus. Après sa convalescence, il rejoindra le 2^{ème} groupe d'aviation où il retrouvera peut-être un autre montréjeaulais, Jean Labat.

Félix Puysségur, soldat du 359^{ème} régiment d'infanterie, blessé le 22 juin 1917 au Chemin des Dames, plaies paroi thoracique avec fracture par éclat d'obus, perforation tympan gauche. Cité à l'ordre de la brigade : « Fusilier d'élite d'un courage et d'un sang-froid remarquables. Le 22 juin 1917, pris dans un violent barrage d'artillerie, a ouvert un feu nourri sur les vagues d'assaut qui tentaient d'aborder nos lignes. Grièvement blessé s'écria : Ils m'ont fait du mal, mais je leur en fais aussi. » Croix de Guerre, médaille de la Victoire et de la Grande Guerre. En janvier 1918, il reprend son service d'actif dans l'artillerie.



Saint-Gaudens, des appelés et des engagés volontaires de la classe 1917 du 83^{ème} RI posent pour la photo souvenir. Comment rester insensibles aux visages juvéniles de ces soldats. Nous sommes loin des photos des soldats adultes et quelquefois âgés à la mobilisation de 1914. S'il n'y avait pas les uniformes nous pourrions croire à une photo scolaire. L'incertitude sur leur avenir est palpable dans leurs regards, une de ces jeunes recrues, désabusée, écrit au dos de cette carte : « *Saint-Gaudens le 4 mars 1917, Cher copain, je t'envoie ma photo qui ne vaut pas grand-chose car nous sommes très mal et il me tarde d'aller te voir. Ton copain, Charles* ». ⁽²⁾

François Reulet, soldat au 289^{ème} régiment d'infanterie sera plusieurs fois évacué. Intoxiqué au gaz le 14 novembre 1917 à Craonne, commotion cérébrale le 1^{er} juin 1918 et nouvelle intoxication au gaz le 3 août 1918. Cité à l'ordre de la brigade le 16 juin 1918 : « Brave soldat courageux a été blessé à son poste de combat sur une position fortement battue que l'ennemi, supérieur en nombre, voulait nous arracher. Fusilier mitrailleur plein de sang-froid, par ses tirs précis et nourris empêche l'ennemi de progresser par un boyau important. Croix de Guerre et médaille militaire.

Henri Roussel, soldat au 98^{ème} cuirassiers, blessé le 6 mai 1917 au Moulin-de-Laffaux, bataille du Chemin des Dames, plaie par balle au mollet gauche. En 1918, le 24 mars, alors au 10^{ème} Dragon, il sera de nouveau blessé par balle aux deux cuisses.

Henri Sala, soldat au 53^{ème} régiment d'infanterie, blessé le 15 juillet 1917 à la main par éclat d'obus au Mort-Homme, bataille du Chemin des Dames.

Antonin Sarraquigne, caporal au 14^{ème} régiment d'infanterie de Toulouse après avoir été gazé à Verdun en 1916, il est grièvement blessé le 3 octobre 1917 à la cote 344, suite d'un éclat de grenade, il sera amputé du bras gauche. Cité à l'ordre de la brigade : « Gradé très brave, d'un dévouement à toute épreuve, grièvement blessé le 3 oct. 1917 en marchant à l'attaque d'une tranchée allemande ». Médaille Militaire, Croix de Guerre, médaille de la Victoire, Chevalier de la Légion d'Honneur.

Léon Souque, soldat au 23^{ème} régiment d'artillerie de Toulouse, blessé le 28 juin 1917 par éclat d'obus dans le coude gauche. Cité à l'ordre de la brigade : « Servant blessé pendant l'installation des batteries, a refusé

d'être évacué et a continué à rendre comme agent de liaison les plus grands services. Croix de Guerre.

D'autres soldats ont eu des destinées moins tragiques comme **Jean-Marie Bigourdan**, né à Montréjeau le 6 juillet 1879. Il est l'exemple parfait de l'itinéraire du soldat en ce début de XX^{ème} siècle. Incorporé au 59 régiment d'infanterie de Pamiers en 1900 où il y fera tout son service d'actif jusqu'à la fin de l'année 1903. Après son retour à Montréjeau, en congé, il est affecté au 83^{ème} RI et par la suite au 283^{ème} régiment d'infanterie de réserve à Saint-Gaudens. A la mobilisation de 1914, âgé de 35 ans, il est naturellement incorporé au 136^{ème} régiment d'infanterie territoriale pour assurer l'ordre à l'arrière sur tout le territoire aux points stratégiques, comme les gares. En ce mois d'août, le 136^{ème} se trouve à Marseille. Malheureusement notre soldat n'y restera pas longtemps, car après l'hécatombe du 1^{er} mois de guerre, pour reconstituer les régiments, l'armée réincorpore les plus jeunes territoriaux dans les régiments actifs. Le 17 septembre 1914, notre montréalais se voit affecté au 1^{er} régiment de zouaves. Il est alors de toutes les batailles dans lesquelles est engagé sa compagnie, bataille des Flandres en 1914, l'année suivante sera plus tranquille pour ce régiment à Nieupoort en Belgique, mais en 1916, caporal il sera engagé dans l'effroyable bataille de la Somme. En février 1917, il est fait prisonnier à Remenauville au sud de Metz, et interné au camp de Darmstadt en Hesse. Pour lui la guerre est finie, libéré il regagnera la France le 14 décembre 1918.

Wikipédia - (1) chitmiste.com - (2) Collection privée

Un montréalais dans l'aviation en 1914 - 1918



Jean Henri LABAT
(1897 - 1956)

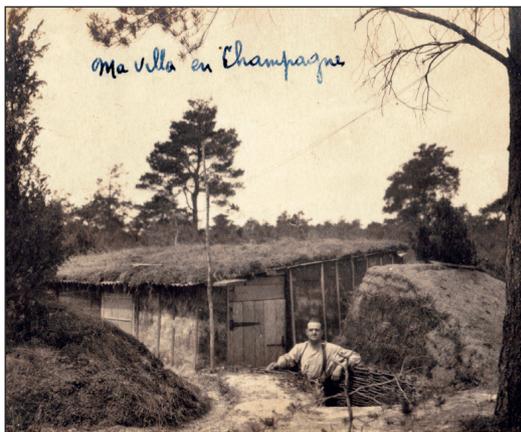
Jean Henri LABAT est né à Montréjeau le 13 février 1897 de l'union entre Augustin Labat, charpentier et Bernadette Cier, ménagère, domiciliés tous les deux à Montréjeau.

A la mobilisation de 1914, âgé seulement de 17 ans, il n'est pas appelé sous les drapeaux. Cela lui sauvera certainement la vie en lui évitant de

participer aux tueries de 1914 comme fantassin. C'est

le 29 avril 1916 qu'il s'engage volontaire pour la durée de la guerre au bureau de recrutement de Saint-Gaudens. Par son métier, mécanicien, il est incorporé au troisième groupe d'aviation de Bordeaux pour y suivre une formation de mécanicien en aéronautique. Cela mérite d'être signalé, car exceptionnel pour les soldats montréalais qui, à la lecture des fiches matricules, ont été incorporés dans l'infanterie ou dans l'artillerie.

L'utilisation militaire des premiers ballons en 1794 et 1799 ouvre la voie à l'expérimentation par les armées, de toutes sortes d'aéronefs « plus légers » (ballons captifs, dirigeables, cerfs-volants) puis « plus lourds » que l'air. Tandis que les premiers sont qualifiés d'« aérostats », les seconds sont baptisés « avions » par une décision du général Roques du 29 novembre 1911 en hommage à Clément Ader. Aérostation et aviation s'imposent alors comme les deux grandes composantes de ce qui est désigné sous le terme générique « d'aéronautique militaire » bien avant que le premier conflit mondial n'éclate. Cependant, si c'est au cours de celui-ci que l'aviation gagne ses lettres de noblesse, il lui faudra attendre 1922 pour devenir une arme à part entière, puis 1933 pour être considérée comme une armée autonome. (2)

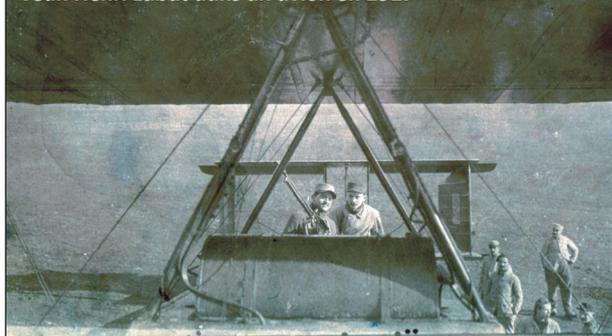


Jean Labat dans « Ma villa en Champagne » (1)



Ici à droite dans son « Cagna » argot militaire pour abri (1)

Jean Henri Labat dans un avion en 1917



Après sa formation, Jean Labat, toujours avec le 3^{ème} groupe d'aviation regagne la Champagne.

En 1917, il sera affecté au 2^{ème} groupe d'aviation.



Jean Henri Labat (2^{ème} en partant de droite) devant son garage

Envoyé en congé illimité de démobilisation le 27 septembre 1919, de retour à Montréjeau, il ouvre un garage place Lafayette, et se marie le 26 janvier 1933 avec Mlle Marie-Marceline Mansas, ouvrière en chaussures à Montréjeau. Toutefois, il ne rompt pas avec l'armée de l'air qui le réemploie en 1935 au centre de mobilisation à Franczal à Toulouse jusqu'en 1938. En 1939, on le retrouve aux ateliers de fabrication, toujours à Toulouse avant d'être définitivement réformé le 19 octobre 1939. Jean Henri Labat décédera à Tarbes le 22 février 1956.

(1) Photos Didier Jorda

(2) Archives de l'aéronautique militaire de la Première Guerre mondiale, par Francine de Auer-Véran, documentaliste, sous la direction de Pascal Gallien chargé d'études documentaires, Georges Rech et Agnès Chablat-Beylot Conservateurs du patrimoine, Service historique de la Défense 2008.